

autour de quoi s'agitent et souffrent les hommes ; des actions simultanées peuvent avoir lieu, comme par exemple la scène où Eben délibère dans sa chambre, tandis que Cabot confesse à sa femme l'amour et le silence dont est plein son cœur, dans l'autre chambre ; enfin tout en isolant l'action dans des limites étroites, ce dispositif permet des éclairages habiles qui suggèrent l'atmosphère morale et matérielle où vivent les personnages

Extrait du programme où un nommé Rudolf Kommer fait du tort à O'Neill par une louange agressive : « La pièce qui arriva ensuite en Europe fut *The Emperor Jones*. A Paris, le régisseur commit des atrocités difficiles à croire, même quand elles sont rapportées par des témoins oculaires. Mais la mésintelligence pathétique des choses anglo-saxonnes est devenue tradition bien établie en France. »

Je crois en effet que l'Odéon n'a pas fait justice au beau drame d'O'Neill, et que, dans tous les cas, une pièce uniquement consacrée à la psychologie d'un nègre n'a pas de chance d'intéresser un public européen. Quant à la deuxième affirmation de M. Kommer, elle ne fait que prouver son ignorance, son parti pris, sa sottise et son origine : toutes choses qui ne peuvent que gâter son jugement critique et son goût. A la place d'O'Neill, je serais fâché d'avoir un pareil thuriféraire pour m'encenser.

§

A l'Opéra, on vient de reprendre **Pelléas et Mélisande**. C'est la première fois que le signor Gatti-Carazza daigne satisfaire les nombreux amis de l'Opéra français moderne. En 1908, c'est à l'autre théâtre, maintenant défunt, que M^{lle} Garden, MM. Périer et Dufranne firent connaître l'immortel chef-d'œuvre aux New-Yorkais.

L'interprétation de 1925 est excellente. M^{lle} Bori chante avec pureté et *récite* avec charme. Mr Johnson a étudié le rôle de Pelléas avec Perrier. Un léger accent étranger ne nuit pas à sa diction. Mr Whitehill dans Goland est superbe et sa voix a une qualité rare, même au Metropolitan. Mr Hasselmann conduit l'orchestre avec fougue. La mise en scène dépasse ce qu'on peut imaginer en fait d'habileté technique : les décors simples, lumineux, ou enténébrés de ce crépuscule où se plaît la musique même, le rideau noir avec frange transparente qui sépare les

scènes comme par un voile de deuil, les immenses rideaux de tulle bleu qui s'entrouvrent pour laisser voir la mourante Mélisande étendue sur un lit de satin blanc, tout est somptueux, de bon goût, et révèle le désir de ne trahir personne, ni Maeterlink ni Debussy.

Les Concerts ont affiché toute sorte de musiques et toutes nationalités de chefs. Les orchestres que j'ai pu entendre ont une grande souplesse. Une vieille dame, à mes côtés, s'est levée pendant le *Sacre du Printemps* et, portant une rose à ses narines, est sortie avec dignité. Quelques portes ont claqué. Puis une ovation d'abord timide, ensuite plus ferme, a rappelé le chef, Wilhem Furtwaengler, dont le succès a été énorme en toute occurrence.

Deux jeunes Sociétés font connaître la musique la plus récente. Un auditoire de lettrés, de poètes, de jeunes femmes, écoute patiemment les compositions les plus bizarres. De ces deux sociétés, je connais assez bien **The League of composers**, dont l'action a été jusqu'ici fort louable. Son dernier concert a redonné *Pierrot lunaire* et présenté pour la première fois un acte, inspiré de Poe, mis en musique par L. Saminsky. — Trois mesures (ou quatre, je ne sais plus bien) de chaînes qu'on secoue préludent à cette courte et funèbre histoire. Entre Schoenberg et Saminsky, nous eûmes le véritable régal d'un Poème-jazz de V. Lindsay, mis en musique par Louis Gruenberg. Comme me l'a murmuré, dans le couloir, Alfred Kreymborg, enfin un musicien a découvert la poésie américaine. *The League of composers* a jusqu'ici à son actif *L'histoire du soldat*, de Stravinsky, la *Rhapsodie Nègre*, de Poulenc, du Malipiero, du Falla, du Migot, du Copland, du Roussel, du Honegger, du Berners, du Bartok .etc. Elle publie une Revue, *The League of composers' Review*, que je ne saurais trop recommander à tous ceux qui, en France, suivent les progrès immenses que fait le goût, la curiosité américains, dans les choses musicales.

Il y a, malheureusement, dans les programmes de New-York un grand vide : Gabriel Fauré en est absent. Quoi qu'en pense Paul Rosenfeld, critique du *Dial*, ami des choses de France, esprit cultivé et serein, Gabriel Fauré ne ferait pas en vain s'élever sa pure leçon de musicalité dans la fiévreuse et tyrannique cité.